

Même pas mal à Vues d'afrique De l'ombre à la lumière

Élie Castiel

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69674ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2013). Même pas mal à Vues d'afrique : de l'ombre à la lumière. *Séquences*, (285), 10–10.

Même pas mal à Vues d'Afrique

De l'ombre à la lumière

Figurant dans la liste des films inscrits pour le Prix des droits de la personne, **Même pas mal** est reparti bredouille, le jury ayant préféré remettre la récompense à **9-11: Peur, Colère et Politique** de Nadia Zouaoui qui, à sa façon, sans parfois de recul, milite tout de même et à juste titre contre l'islamophobie grandissante. Mais à Séquences, nous avons opté plutôt pour la thèse de El Fani dans **Même pas mal** (notre coup de cœur). El Fani, une des réalisatrices les plus engagées de la francophonie maghrébine, pour son courage, sa détermination et, surtout et avant tout, pour la persistance et l'éthique de son engagement moral et politique. Chose rare de nos jours.

Élie Castiel

Depuis toujours, en agnostique éclairée, tout en respectant le droit aux autres de croire, Nadia El Fani se bat contre vents et marées à défier le despotisme effréné de la censure et de l'aveuglement, cette forme d'intégrisme démesuré venu d'un autre siècle qui impose ce que la religion – et qu'il s'agisse de n'importe laquelle – exige de plus illogique contre la liberté, le refus inconditionnel de démocratie et la peur du débat. Née d'une mère française et d'un père tunisien, en l'occurrence dirigeant du parti communiste, El Fani demeure tout à fait consciente que son cheminement sera parsemé d'embûches. Par défaut, voire même conscience professionnelle, son cinéma est toujours marqué de signes militants, d'une esthétique intentionnellement approximative (et tant mieux!) qui explique que tourner est, contrairement aux autres cinéastes, un défi, une quête de l'image absolue constamment mise en danger, en condamnation, souvent même en arrêt de mort. Tourner, c'est aussi un engagement social qui consiste à éclairer et pousser le spectateur à une prise de conscience personnelle et politique.



Un double combat

D'où une formulation narrative particulière et désinvolte depuis *Bedwin Hacker* (2003), où la structure «guerrilla» évoquait un certain cinéma de Lizzie Borden, notamment *Born in Flames* (1983). Mais en 2007, avec *Ouled Lénine* (*Les Enfants de Lénine* – voir *Séquences*, n° 255, p. 5) et plus tard *Laïcité, Inch'Allah* (2011), la réalisatrice s'implique physiquement dans ses films, un nouveau cheminement sans doute, sans se cacher, sa présence

voulant dire que tout est clair, précis, sans fioritures, nu. Avec tous les aléas que cela comporte, El Fani assume cette nouvelle identité de femme et de cinéaste, prouvant une fois pour toutes que tourner, c'est s'impliquer et intervenir car, en principe, les images restent.

Lors du tournage de *Laïcité Inch'Allah*, la cinéaste avait eu l'idée de filmer une sorte de suite en se donnant un rôle. Ce qu'il y a de plus poignant dans *Même pas mal*, c'est que le titre suggère une réaction d'enfant, une courte phrase qu'il émet lorsqu'il se trouve dans un état de délabrement, de risque, de possibilité de perdre; il s'agit là d'une convention enfantine, d'un cri poussé contre l'ennemi, un S.O.S. envoyé à la société. Mais la présence de El Fani est puissante, vigoureuse, extraordinairement virulente. Et c'est justement parce qu'elle «n'a pas mal» que El Fani peut continuer son double combat: tout d'abord contre les extrémistes et les attaques virulentes dont elle a été la cible, et ensuite, parallèlement (puisque les deux luttes se réalisent au même temps), contre la maladie, un cancer qu'elle vaincra. Qu'il s'agisse du corps ou de l'esprit, un dénominateur commun domine, le combat. Mais la maladie peut souvent se guérir; la lutte politique, elle, est beaucoup plus exigeante.

Derrière cette promesse salutaire pour l'âme, le corps et l'esprit, il y a une proposition esthétique qui formule justement la dramaturgie de l'ensemble et structure ses possibles ramifications. Une caméra nerveuse, incertaine, qui court de partout, parfois même bousculée par les sujets filmés, s'approchant du reportage télévisuel sauvage, improvisé à cause des risques pris et se trouvant dans des lieux dangereux sans crier gare, comme poussée par un incroyable désir de témoigner. Et puis les plans personnels sur la maladie, des images d'écrans d'hôpitaux où son intérieur physique est montré à la vue des spectateurs, comme une volonté de se confesser, de rendre la maladie aussi palpable que vulnérable malgré sa sévérité. Et comment ne pas réagir devant ces inserts de messages lapidaires venus des réseaux sociaux. Il y a dans cela une esthétique des nouvelles formes de représentation, mais dans le même temps, on sent le danger qui nous guette avec le phénomène illusoire de la fausse démocratie virtuelle.

Des films de Nadia El Fani, *Même pas mal* est le plus édifiant, le plus émouvant, proposant une rhétorique de l'engagement en la démystifiant, en la rendant possible au commun des mortels. Pour El Fani, le cinéma est un acte politique où, à travers la lutte, il est toujours possible, même si cela prend beaucoup de temps, de passer de l'ombre à la lumière. ⑤